

Ces hymnes, si nombreuses et si longues fussent-elles, le Père Gardien en était insatiable ; il les apprenait par cœur ; et son plaisir, ses délices, le bonheur de son âme, c'était de les redire à sa chère Madone.

Il arriva pourtant que la variété des hymnes qui avait fait jusqu'alors le charme et l'aliment de sa dévotion, en devint un jour le véritable tourment.

C'est, je le répète, en 1222. Cette année-là l'Assomption de Marie a été célébrée avec un éclat sans précédent ; voici que l'octave de la fête s'achève. Vous pensez si les hymnes à la sainte Vierge chantent dans le cœur du Père Gardien, vibrent sur ses lèvres ; quand il lui vient à la pensée que parmi tous ces cantiques Marie doit en avoir un préféré qui lui rappelle mieux ses inexprimables perfections.

Et le pieux serviteur de s'écrier : Oh ! il faut que je connaisse l'hymne la plus chère à ma Reine. Comme je serai heureux ! je l'entonne-rai à mon réveil ; tout le jour, je la répéterai ; elle rythmera le jeu de mes poumons, les battements de mon cœur, et puis la nuit, mon sommeil, elle le bercera. Oh ! mère tendre, dites votre secret, quelle hymne préférez-vous ?

Et ce désir du Père Gardien grandit toujours, finit par martyriser son cœur.

Le Père Gardien, lui, ne fut pas longtemps en peine. Y a-t-il donc quelque chose d'impossible pour les saints et pour leurs intimes ? Il n'y a pas de doute, Marie lui accordera la faveur désirée, ne lui en a-t-elle pas fait bien d'autres, et de plus grandes ?

Toutefois, en vrai serviteur de Marie, le bon religieux était profondément humble, il se regardait comme le plus grand des pécheurs et jamais il ne lui serait venu à la pensée que Marie pourrait bien lui communiquer ses secrets.

Mais n'avait-il pas dans son couvent de saints religieux, de ces âmes naïves et candides auxquelles Dieu ne sait rien refuser ? N'a-t-il pas son frère *Agnello*, ce modèle achevé d'obéissance, qui se jetterait à l'eau ou au feu, au moindre signe de son supérieur ?

« Si mon désir vous est agréable, ô Marie, envoyez-moi mon petit frère Agnello, » dit du fond du cœur le saint religieux, en levant les yeux vers le cadre modeste qui dominait sa table de travail et lui représentait la Reine des cieux.

Et sa pensée, en même temps, lui évoque pour la centième fois la vie du novice aimé de Dieu. Don Alvarez de Lormillo, — tel avait été son nom dans le monde — issu de fiers aïeux, naît à Belevio sur les rives du Tage. Son noble père périt dans un combat, sa pieuse mère lui reste seule, l'élève dans l'amour de Marie, le mène souvent main en main, à l'autel de la Madone... Quelle piété et quelle docilité dans cet enfant !... Puis, après la saison enfantine, ce sont les études à Coïmbre. Là, plus que jamais, Don Alvarez s'abrite sous l'aile de Marie, gîte sûr. Car Coïmbre est un vrai piège tendu à la jeunesse. Le Père Gardien la connaît cette ville charmante, chaude-